Henrion, Charles
La belle Milanaise

PQ
1988
H4B4

LA
BELLE MILANAISE,
OU LA
FILLE-FEMME,
PAGE ET SOLDAT,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

grand Spectacle, orné de Chants, Danses, Combats, Evolutions militaires, Pantomime, etc.

Par MM. H***, SERVIÈRES et LAFORTELLE.

Musique de M. LEBLANC.

Ballets de M. HUS, le jeune.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 9 Messidor an XII, (Jeudi 28 Juin 1804.)

A PARIS,

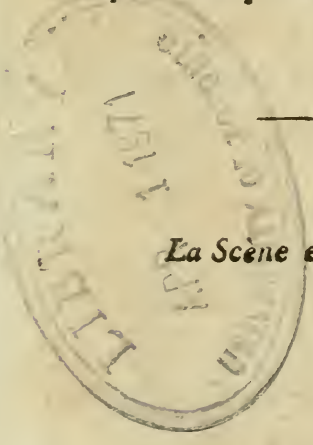
Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

PQ
1988
H4B4

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALENTINE.	*Mlle. Marigny.*
CONCHINO, oncle et tuteur de Valentine.	*M. Dufayel.*
M. DE LAUTREC, commandant l'armée Française, campée devant Milan.	*M. Marty.*
SILVIA, amante de Lautrec.	*Mlle. Désarnaud.*
DAVILA, général des Espagnols.	*M. Révalard.*
ALVOGARE, vieux domestique de Conchino.	*M. Paschal.*
SANDRINA, duègne, au service de Conchino.	*Mme. Joigny.*
Le Comte de GOMARD, capitaine de l'armée Espagnole.	*M. Lafitte.*
Un Officier Français.	*M. Cribelier.*
Un Soldat Français, parlant.	*M. Boulanger.*
Un Soldat Espagnol, parlant.	*M. Frédéric.*

Troupes Françaises et Espagnoles.



La Scène est à Milan, et aux environs.

LA BELLE MILANAISE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une salle de l'hôtel de Conchino.

SCENE PREMIERE.

CONCHINO, SANDRINA, ALVOGARE.

Conchino entre d'un air mystérieux, amenant avec lui Alvogare et Sandrina, qui sont étonnés de son air inquiet. Conchino examine si personne ne peut l'entendre ; après s'en être assuré, il les conduit sur le bord de la scène.

SANDRINA, *avec impatience.*

EH ! non, seigneur Conchino, il n'y a personne ; ainsi, expliquez-vous.

CONCHINO.

Mes amis, je vous demande aujourd'hui une nouvelle preuve de votre dévouement et de votre discrétion.

SANDRINA.

Vous pouvez compter sur l'un comme sur l'autre.

ALVOGARE.

Vous connaissez Alvogare, et vous savez si l'on peut se fier à lui.

CONCHINO.

Jurez donc, tous deux, de m'aider à exécuter mon dessein, et de garder le secret.

SANDRINA.

Par Notre-Dame de Lorrette, je le jure, mon cher maître : dites-nous vite ce que c'est.

ALVOGARE.

Un moment ; moi, je ne fais pas de serment, sans savoir à quoi vous voulez m'engager.

CONCHINO.

A assurer mon repos et ma félicité.

ALVOGARE.

Si cela dépend de moi, je suis prêt à le faire, pourvu qu'il ne faille pas manquer à l'honneur.

CONCHINO.

Rassure-toi, c'est au nom de l'honneur que je réclame tes services; depuis deux jours, l'entrée des Français vainqueurs a répandu la joie dans Milan, je partage l'allégresse générale; mais, une nouvelle que je viens d'apprendre, me met au désespoir.

SANDRINA.

Vous me faites trembler.

ALVOGARE.

Est-ce que les Espagnols auraient attaqué les Français?

CONCHINO.

Ils paraissent s'y disposer; mais cela ne m'inquiète pas plus qu'eux; ce qui m'allarme, c'est que Lautrec est ici, c'est lui qui commande l'armée Française.

ALVOGARE.

Son hôtel est à deux pas d'ici, je viens de l'y voir entrer, il n'y a qu'un instant.

SANDRINA.

Quoi! ce chevalier si aimable, si galant, qui fut il y a deux ans, l'objet des conversations de Milan, et qui dédaignât toutes les femmes, pour ne s'occuper que de votre charmante nièce, à laquelle, cependant, il n'a jamais pu parler, grâces à ma vigilance?

CONCHINO.

Oui, c'est ce même homme qui s'était épris des charmes de Valentine, qui doit, demain, faire son entrée à Milan, et pour lequel on prépare les fêtes les plus brillantes: vous voyez, mes amis, à quel danger ma chère Valentine va se trouver exposée.

ALVOGARE.

Je crois qu'elle ne redouterait pas beaucoup le danger que vous prévoyez; car, je me rappelle que dans le temps elle parlait de M. de Lautrec avec un air d'intérêt, qui m'a frappé.

CONCHINO.

Raison de plus pour prendre les plus grandes précautions, aujourd'hui sur-tout, que M. de Lautrec va commander ici.

ALVOGARE.

En effet, il peut parler en maître.

SANDRINA.

Ah! Santa Madona! vous avez raison, vous me faites frémir pour ma chère Valentine; car, les Français sont si entreprenans, quand ils sont amoureux: il faut cacher cette chère enfant.

CONCHINO.

La cacher! eh! cela ne se peut! ma qualité d'avocat-général va me mettre en relation avec Lautrec. C'est même moi qui suis chargé de le haranguer à son entrée dans Milan.

ALVOGARE.

Mais, comment soustraire votre nièce à ses regards?

CONCHINO.

En enchaînant Valentine par un lien sacré; je connais ma pupille, et je suis bien certain que dès qu'elle se croira engagée aux devoirs que le titre d'épouse impose, les efforts de tous les amans, de celui même qui toucherait son cœur, deviendront vains; la vertu de Valentine est le plus sûr gardien qu'on puisse lui donner; ainsi, hâte-toi, Sandrina, de la déterminer à signer secrètement son contrat avec moi.

SANDRINA.

Vous voulez l'éponser?

ALVOGARE.

Mais, vous oubliez donc que, d'après le testament de son père, elle perdrait tous les biens qu'il lui a donnés dès l'instant qu'elle serait mariée?

CONCHINO.

C'est justement pour éviter l'effet de ce testament, que j'ai besoin de votre secours. Il faut que ce mariage clandestin demeure à jamais ignoré. Je compte sur votre discrétion, vous me l'avez promise, et je saurai la récompenser.

SANDRINA.

Vous avez la preuve, seigneur, que je sais garder un secret; mais, permettez-moi de vous observer....

CONCHINO.

Point de réflexions, le temps presse; vas trouver Valentine, et lui faire part de mes intentions. Son intérêt exige, sous tous les rapports, qu'elle consente à mes desirs : que dans une heure, elle soit mon épouse, et chacun des instans de sa vie sera marqué par de nouveaux plaisirs; ou qu'une retraite obscure et solitaire soit le prix de ses refus.

SANDRINA.

J'obéis, seigneur; je vais essayer; mais, je crains bien que... car vous êtes... et à son âge... J'y vais, seigneur, j'y vais.

SCENE II.

CONCHINO, ALVOGARE.

ALVOGARE.

Seigneur Conchino, vous venez de me tromper.

CONCHINO.

Alvogare, tu abuses de mes bontés pour toi, et tu te permets de prendre, avec ton maître, un ton...

ALVOGARE.

Vous m'en avez donné le droit, en m'abusant sur votre véritable projet; vous êtes plus intéressé que vous ne voulez le paraître à soustraire votre nièce aux regards de M. de Lautrec.

CONCHINO.

Que veux-tu dire?

ALVOGARE.

Que vous aimez Valentine!

CONCHINO.

Moi?

ALVOGARE

Oui, seigneur, et l'arrivée de M. de Lautrec n'est qu'un prétexte que vous saisissez adroitement pour parvenir à votre but. C'est en vain que vous voudriez feindre; j'ai lu dans votre cœur.

CONCHINO.

Eh! qu'importe, que j'en sois épris ou non? A mon âge, plus une femme est belle, plus elle inspire de regrets: c'est une rose dont on savoure de loin le parfum, sans pouvoir la cueillir.

ALVOGARE.

Cependant, vous allez épouser Valentine?

CONCHINO.

Non, mon cher Alvogare.

ALVOGARE.

Expliquez-vous.

CONCHINO.

La vieillesse ne me permettant plus d'avoir que le titre d'époux, je vais persuader à Valentine, que je suis le sien; et en lui faisant signer un contrat supposé, je m'assure à jamais sa fidélité, ainsi que l'immense fortune que lui a légué son père, le duc de Féronne.

ALVOGARE.

Un contrat supposé, dites-vous?

CONCHINO.

Oui, et c'est toi que j'ai choisi pour représenter le notaire.

ALVOGARE.

Moi, seigneur?

CONCHINO.

Refuserais-tu de te prêter à mes desirs?

ALVOGARE, *à part.*

Acceptons, pour sauver Valentine.

CONCHINO.

Tu ne réponds pas ?

ALVOGARE.

Vous doutez de mon dévouement ; je n'ai rien à dire.

CONCHINO.

Je reconnais là le fidèle Alvogare ! Eh bien, mon cher ami, vas tout préparer pour assurer le bonheur et la fortune de ton maître.

ALVOGARE.

Oui, je vais mettre à exécution l'idée que je viens de concevoir.

CONCHINO.

Tu vas trouver, dans la pièce voisine, un contrat tout prêt et l'accoûtrement d'un notaire ; prends garde surtout que Valentine ne puisse te reconnaître.

ALVOGARE.

Soyez tranquille, personne ne me reconnaîtra. (*à part.*) Faisons vite avertir M. de Lautrec.

SCÈNE III.

CONCHINO, *seul.*

Bon, voilà qui réussit à merveille, et j'espère qu'avant une heure, je n'aurai plus rien à redouter de Lautrec ; je craignais que le scrupuleux Alvogare refusât de me seconder ; sa pénétration m'avait allarmé pendant un moment ; il a bien vu. Oui, j'aime, j'idolâtre Valentine ; et puisque je suis réduit à jouir seulement du bonheur d'admirer ses charmes, je ne veux pas qu'un autre puisse la posséder.

SCÈNE IV.

CONCHINO, VALENTINE, SANDRINA.

CONCHINO, *à Valentine qui le supplie.*

Vos instances sont inutiles, ma résolution est invariable, il faut que vous consentiez à signer ce contrat, qui doit nous unir.

VALENTINE.

Nous unir ; ah ! plutôt s'il devait nous séparer.

CONCHINO.

Eh bien, attendez-vous à passer vos jours dans les ennuis d'une sombre retraite, isolée de la nature entière.

VALENTINE.

Et de quel droit prétendez-vous ?

CONCHINO.

Ne suis-je pas votre oncle et votre tuteur ? A ce double titre, ne me devez-vous pas respect et obéissance ?

VALENTINE.

Oui, l'obéissance qu'un esclave doit à son tyran.

CONCHINO.

Cessez des déclamations inutiles.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ALVOGARE.

ALVOGARE.

SEIGNEUR, le notaire s'avance vers ces lieux.

CONCHINO.

Vous l'entendez, Valentine; le contrat est prêt à signer; la voiture vous attend pour vous conduire à Sorrento; choisissez.

ALVOGARE, *bas à Valentine.*

Demandez vingt-quatre heures.

CONCHINO.

Eh bien ! êtes-vous décidée?

VALENTINE.

A peine ai-je eu le tems de réfléchir à la proposition que vous m'avez faite; je demande vingt-quatre heures....

CONCHINO.

Point de délais, je ne puis en accorder (*à part*); j'ai de fortes raison pour cela.

ALVOGARE, *bas à Valentine.*

M. de Lautrec est à Milan.

CONCHINO.

Le notaire attend.

VALENTINE, *à part.*

Il est ici, et l'on exige qu'au moment où il arrive.

CONCHINO.

Signez, ou partez pour Sorrento.

ALVOGARE, *bas à Valentine.*

Ne partez pas.

VALENTINE.

Seigneur, je ne partirai pas.

CONCHINO.

Alvogare, fais entrer le notaire. (*Avogare sort.*)

SCENE VI.

CONCHINO, VALENTINE, SANDRINA.

VALENTINE.

LE notaire !

CONCHINO.

Sans doute, ne partant pas, vous consentez à signer.

VALENTINE.

Grand dieu ! être placée entre un exil affreux et l'esclavage !

SANDRINA, *à Conchino.*

Tenez ferme, elle finira par signer.

VALENTINE, *à part.*

Que faire ? que voulait dire Alvogare ? le notaire serait-il gagné ? ne serait-ce qu'une épreuve ?.... O dieu ! protège ma faiblesse.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALVOGARE, *déguisé en notaire.*

Alvogare arrive, salue Conchino, qui lui présente Valentine ; il dépose le contrat sur la table : après quelque résistance, cette dernière signe. Alvogare sort, en remettant le contrat à Conchino.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ALVOGARE.

VALENTINE, *à part.*

Que vois-je ? il remet le contrat à mon tuteur !

CONCHINO, *à part.*

Je triomphe, enfin !

SANDRINA.

Je vous l'avais bien dit.

VALENTINE, *à part.*

Qu'ai-je fait ? grand dieu ! me serais-je abusée !

CONCHINO.

Me voilà donc exclusivement chargé, ma chère Valentine, de faire votre bonheur.

VALENTINE.

Mon bonheur, vous !

CONCHINO, *à part.*

Il faut l'effrayer, pour lui imposer silence. (*Haut.*) Si notre union venait à être connue, la voix publique ne vous pardonnerait pas d'avoir enfreint les dernières volontés d'un père.

VALENTINE.

Qu'entends-je ! je le vois, vous étiez tous d'intelligence pour me faire tomber dans un piége abominable.

CONCHINO.

Modérez ce transport, ma chère Valentine.

VALENTINE.

Vieillard astucieux et cruel ! tu ne jouiras pas long-

tems de ta lâche trahison ; redoute mon désespoir. Cette main, qui signa mon malheur, peut aussi le venger. (*Elle sort désespérée, Conchino ordonne à Sandrina de la suivre.*)

SCENE IX.

CONCHINO, ALVOGARE, LAUTREC, *déguisé en officier.*

ALVOGARE.

Seigneur Français, voilà mon maître.

LAUTREC.

C'est le seigneur Conchino.

CONCHINO.

Moi-même, mais à qui ai-je l'honneur ?...

LAUTREC.

Je suis officier des gardes de M. de Lautrec.

CONCHINO.

De M. de Lautrec! et quel motif me procure l'avantage.

LAUTREC.

Je viens remettre une lettre de sa part, à votre nièce Valentine.

CONCHINO.

Donnez, seigneur, je m'en charge.

LAUTREC.

L'intention du commandant de Milan est que je la lui remette moi-même, et que j'aie avec elle une entrevue particulière.

CONCHINO.

Je sais qu'il a tout pouvoir ; mais, ne puis-je être informé des raisons ?

LAUTREC.

Je vous ai fait part des ordres que j'ai reçus, et à cet égard, je ne puis vous en dire davantage ; mais, j'ai aussi des ordres particuliers qui vous concernent.

CONCHINO.

Moi ! seigneur ?...

LAUTREC.

On a vanté à M. de Lautrec, votre mérite, vos talens ; comme la place de chancelier est vacante, il m'a chargé de vous l'offrir avec dix mille sequins d'honoraires.

CONCHINO.

Dix mille sequins ! Le prince est trop bon, et j'accepte avec reconnaissance ; je ne vous demande que cinq minutes pour préparer ma nièce à l'entretien que vous désirez : Alvogare, prévenez Valentine.

ALVOGARE.

Oui, seigneur. (*il sort.*)

CONCHINO.

Avant de vous présenter à ma nièce; je vous demande la permission de lui parler un moment.

LAUTREC.

Mais, pourquoi donc ?

CONCHINO.

Sa timidité exige que je la prévienne.

LAUTREC.

Eh bien ! soit.

CONCHINO.

Cette porte conduit au jardin, veuillez y descendre, je ne tarderais pas à vous aller chercher.

Lautrec va au jardin ; Valentine arrive, conduite par Alvogare et Sandrina ; Conchino les empêche de descendre au jardin et les fait entrer dans l'appartement de Valentine.

SCENE X.

CONCHINO, VALENTINE.

VALENTINE.

Serait-il vrai, seigneur, qu'un officier de M. de Lautrec, demande une entrevue avec moi, et que vous consentez...

CONCHINO.

Oui, ma chère Valentine, rien n'est plus vrai; mais, lorsque je vous donne une aussi grande preuve de ma loyauté, j'espère que vous ne refuserez pas de m'en donner une de votre complaisance.

VALENTINE.

Parlez, que désirez-vous ?

CONCHINO.

Que vous ne disiez pas un mot, que vous ne fassiez pas un signe qui puisse faire soupçonner que vous n'êtes pas la femme la plus heureuse de Milan.

VALENTINE.

En songeant à mon infortune, puis-je empêcher mes pleurs de couler ?

CONCHINO.

J'exige que si l'on vous présente une lettre, vous refusiez de la lire autrement qu'en ma présence, et que vous la rendiez à l'instant plutôt que de l'ouvrir.

VALENTINE.

Voilà donc ce bonheur que vous m'avez promis.

CONCHINO.

Faites bien attention à ce que je vous demande, caché dans ce cabinet, je vous observerai attentivement ; pas un mot, pas un geste ne pourra m'échapper et tremblez

si vous ne vous conformez pas à mes ordres avec la plus scrupuleuse exactitude. (*il descend au jardin.*)

SCENE XI.

VALENTINE, *seule.*

IL me laisse seule, profitons de ce moment. (*Elle écrit un billet.*) J'ignore si je serai assez heureuse pour pouvoir profiter de cette entrevue, et remettre le billet que j'écris. Dieu, protecteur de l'innocence ! fais qu'il échappe à l'œil de mon astucieux tyran !

SCENE XII.

(*Conchino amène Lautrec et le présente à Valentine, feint de sortir, se glisse dans un cabinet qui est derrière Lautrec*).

SCENE XIII.

VALENTINE, LAUTREC.

LAUTREC.

MA visite, signora, vous paraîtrait sans doute indiscrette et basée sur une simple curiosité, si je ne commençais par vous instruire des motifs qui font agir M. de Lautrec.

VALENTINE.

Seigneur, je vous écoute.

LAUTREC.

Au même instant où il rend aux Milanais la tranquillité que la guerre lui avait ravie, il veut aussi ramener le bonheur dans l'intérieur des familles.

VALENTINE.

Que d'heureux il peut faire !

LAUTREC.

Il sait qu'en ce pays, un long usage accorde aux parens et aux tuteurs des droits dont les enfans sont souvent victimes ; sans prétendre attaquer les loix, il veut en arrêter l'abus.

VALENTINE.

L'exécution de ce projet séchera bien des pleurs.

LAUTREC.

Signora, vous avez un tuteur ?

VALENTINE.

Il est aussi mon oncle.

LAUTREC.

D'après ce que je viens de vous dire, ne soyez pas étonnée que je m'informe s'il n'a jamais abusé de ses droits sur vous.

VALENTINE.

Prenez garde, seigneur, de l'offenser par vos discours, il pourrait les entendre.... de ma bouche même....

LAUTREC, *à part.*

Quel langage! (*haut.*) En prenant ainsi sa défense, n'est-ce pas à la crainte, plutôt qu'à votre cœur, que vous obéissez?

VALENTINE.

Puis-je donc m'expliquer plus clairement?

LAUTREC.

On dit, cependant, que vous êtes victime de la tyrannie de votre tuteur.

VALENTINE.

Vous ne m'avez pas entendue, seigneur; apprenez donc que mon oncle, attentif à tout ce que je fais, ne laisse rien échapper.... de ce qui peut m'être agréable.

LAUTREC.

Cela étant, je ne doute pas que vous ne vous rendiez à la prière de M. de Lautrec, lisez donc, signora, cette lettre par laquelle il vous invite aux fêtes qu'il va donner.

VALENTINE, *serrant la lettre, et lui remettant celle qu'elle a écrite et cachée dans son sein.*

Une lettre de M. de Lautrec; je ne puis la lire, la voilà, je vous la rends, seigneur, prenez cette lettre et veuillez bien la remettre.

LAUTREC, *lisant l'adresse.*

Est-il possible! à M. de Lautrec.

CONCHINO, *sort du cabinet et leur arrache la lettre.*

Perfides! c'est donc ainsi que vous me trompiez tous deux!

VALENTINE.

O ciel!

LAUTREC.

Seigneur, cette violence!...

CONCHINO.

M'est permise.

LAUTREC.

Elle me prouve la vérité de l'avis secret qu'on a fait parvenir à M. de Lautrec. Il est temps de mettre un terme à votre tyrannie.

CONCHINO.

Seigneur, que voulez-vous dire?

LAUTREC.

Que le premier devoir, d'un chevalier Français, est de sauver l'innocence et de protéger la beauté opprimée.

VALENTINE.

O secours trop tardif!

LAUTREC.

J'ai voulu m'assurer moi-même qu'on ne m'avait pas trompé par un faux avis, sous ce déguisement, reconnaissez Lautrec.

VALENTINE.

Grand dieu!

LAUTREC.

Rassurez-vous, madame, vous êtes dès ce moment, sous la sauve garde de l'honneur et de la loyauté Française.

CONCHINO.

Ignorez-vous, seigneur, que j'ai des droits....

LAUTREC.

On les perd dès qu'on en abuse. Le roi va décider, aujourd'hui, du sort de la signora; je vais, en attendant ses ordres, la faire conduire à son camp, avec tous les égards dûs à son sexe et à ses malheurs. Holà, gardes!

CONCHINO.

Avant de m'arracher!...

Les gardes paraissent, Lautrec leur fait écarter Conchino et Sandrina, Alnogare se jette à genoux. Valentine sort avec Lautrec. Tableau.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le camp des Français; à droite, la tente de Lautrec.

SCÈNE PREMIÈRE.

« Diverses évolutions militaires; Lautrec arrive avec Va-» lentine, déguisée en page; les troupes se retirent. »

SCENE II.

LAUTREC, VALENTINE.

LAUTREC.

Rassurez-vous, madame, que ces mouvemens militaires ne vous causent aucun effroi: sous cet habit, que la prudence vous a décidée à revêtir, vous n'avez rien à craindre.

Les Espagnols, profitant de mon absence, et d'une sécurité que nos troupes ne devaient qu'à leur triomphe, se sont emparés de quelques postes avancés; mais, mon retour au camp, va mettre un frein à leur audace, et bientôt ils seront repoussés aux lieux d'où leur imprudence les a fait sortir.

VALENTINE.

Seigneur, vous m'avez arrachée des mains de mon tyran; et quelques soient les dangers que vous ayez à courir, la reconnaissance me fait un devoir de les partager.

LAUTREC.

Ah! quelle sera belle pour moi, la journée où j'aurai servi glorieusement ma patrie, et vengé l'innocence opprimée! mais, quelques lauriers que me procure cette double victoire, il est, madame, une récompense plus douce pour mon cœur, et le zèle que j'ai mis à vous être utile, vous dit assez qu'elle est celle que j'ambitionne.

VALENTINE.

Je vous entends, seigneur, j'avouerai même que sans les circonstances funestes où je suis placée, mon cœur volerait au-devant du vôtre.

LAUTREC.

Est-il possible? ô bonheur inattendu!

VALENTINE.

Mais une cruelle fatalité m'impose des lois que je ne puis violer.

LAUTREC.

Eh quoi! ne m'auriez-vous laissé entrevoir la félicité que pour m'en priver aussi-tôt?

VALENTINE.

Comptez sur mon estime, sur ma reconnaissance, et n'exigez rien de plus.

LAUTREC.

Qu'entends-je, madame, et quel mystère semble caché dans vos réponses?

VALENTINE.

Ne cherchez point à le pénétrer; je remets mon honneur entre vos mains; vous êtes militaire et Français, et les vertus attachées à ces titres, sont les seuls garans que je veuille exiger.

LAUTREC.

N'en doutez pas, belle Valentine, ce dépôt sera sacré pour moi; mais le tendre sentiment que vous m'avez inspiré.....

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CONCHINO.

« On amène Conchino, les yeux bandés ; Lautrec ordonne » qu'on lui ôte son bandeau. »

VALENTINE, *à part.*

Que vois-je ? mon tuteur et mon époux !

CONCHINO.

Seigneur, ma présence, au camp, vous étonne, sans doute.

LAUTREC.

Elle a droit de me surprendre, d'après la défense que j'ai faite de laisser sortir personne de Milan.

CONCHINO.

On a cru que vos ordres sévères ne s'étendaient pas jusques sur un député du sénat ; mais, c'est moins à ce titre, qu'à celui de parent et de tuteur ; que je viens réclamer ma nièce, que vous m'avez ravie, au mépris des lois et de mon autorité.

LAUTREC.

En abusant de ces titres respectables, vous en avez perdu les droits ; je vous l'ai déjà dit.

CONCHINO.

On vous trompe, seigneur, jamais je n'en abusai ; et c'est à votre loyauté reconnue, que je viens demander justice.

LAUTREC.

La loyauté m'ordonne de défendre l'innocence.

CONCHINO.

Prenez garde, seigneur, le voile défenseur de l'innocence sert souvent à cacher des desseins pernicieux, quelques soient les vôtres, songez que du sort de Valentine peuvent dépendre les destinées du Milanès.

LAUTREC.

La colère vous égare.

CONCHINO.

Moins que vous ne croyez.

LAUTREC.

Expliquez-vous.

CONCHINO.

Cette nièce que vous m'avez enlevée, le général des Espagnols, Davila, quand il était maître de Milan, me l'a demandée en mariage, il l'aime, il saura qu'elle est entre vos mains ; l'espoir de l'en arracher va ranimer ses efforts et doubler son audace : à la cause publique se joindra son intérêt particulier.

LAUTREC.

Eh bien! je défendrai Valentine, comme je défends ma patrie.

CONCHINO.

Songez, seigneur, que votre bras est consacré à la défense d'une autre belle.

LAUTREC.

Que voulez-vous dire?

CONCHINO.

Souvenez-vous de la promesse secrète qui vous lie à une noble Parmesanne, la signora Silvia.

VALENTINE, *à part.*

Qu'entends-je!

CONCHINO.

Unie avec elle par les liens du sang : je sais tout, je viens même d'apprendre son arrivée.

LAUTREC.

Son arrivée! Eh que m'importe! C'est de Valentine qu'il s'agit ici, et non de la signora Silvia.

CONCHINO.

Eh bien! si dans l'instant, vous ne remettez ma nièce entre mes mains, il est une autorité supérieure à la vôtre; votre roi, va paraître dans nos murs, et je vais, de ce pas, lui porter mes justes plaintes.

LAUTREC.

J'excuse ce ton menaçant; mais je persiste à être le protecteur de Valentine.

CONCHINO.

Eh bien! si les titres d'oncle et de tuteur sont insuffisans! il en est un autre que vous devez respecter!

LAUTREC.

Que dites-vous?

CONCHINO, *à part.*

Ciel! j'allais me trahir! (*haut.*) Oui, vous apprendrez qu'elle ne peut me quitter; et je vais, de ce pas, prier votre souverain de vous rappeler à votre devoir.

LAUTREC.

Je pourrais, en vous faisant reconduire à Milan, empêcher l'effet de la démarche que vous vous proposez; mais, je serai charmé que vous fournissiez au chef des Français, l'occasion de faire éclater sa justice en refusant de se prêter à vos vues tyranniques. Qu'on le reconduise hors du camp.

On bande les yeux à Conchino, et on le reconduit.

SCÈNE IV.

LAUTREC, VALENTINE.

LAUTREC.

Oui, madame, je prends l'engagement formel de vous

sauver des poursuites de votre persécuteur; mais, ne me sera-t-il pas permis d'aspirer à un titre plus doux que celui de votre libérateur, et n'éclaircirez-vous point un mystère?...

VALENTINE.

Seigneur, veuillez respecter mon secret, comme je respecte le vôtre.

LAUTREC.

De quel secret voulez-vous parler?

VALENTINE.

Je ne vous demanderai point qu'elle est cette noble Parmesanne, que Conchino a fait avertir.

LAUTREC.

Ah! madame, si tel est le secret que vous m'opposez, il n'en sera pas long-temps un pour vous : il est vrai que mon cœur s'enflammât pour Silvia, que je vis à la cour de France. J'ignorais, ainsi que tout le monde, qu'un hymen secret l'unissait à un prince Italien, et l'aveu qu'elle m'en fit, imposa silence à mon amour; le temps, qui l'a banie de mon souvenir, aura sans doute aussi éteint l'ardeur qui paraissait l'animer.

VALENTINE, *à part.*

Ah! je respire!

LAUTREC.

Non, belle Valentine, vous n'avez point de rivale à craindre; mais, souffrez que mes soldats se réjouissent en votre présence, des derniers avantages qu'ils viennent de remporter sur l'ennemi, et puissent leurs jeux, et leur allégresse, vous faire oublier un instant l'effroi qu'inspire toujours à votre sexe, l'aspect des armes et l'image de la guerre.

VALENTINE.

Cet aspect n'a rien d'effrayant pour moi : dès mon enfance, j'appris à me servir des armes avec avantage. Le feu duc de Ferronne voulait que sa fille put figurer dans les tournois qu'il donnait, tous les ans, aux chevaliers, ses voisins. *Fête militaire, ballet, tournois.*

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, une femme vient de se présenter à l'entrée du camp, elle vous a demandé, et à votre nom, les barrières se sont ouvertes, elle va vous être présentée; elle dit s'appeller Silvia.

VALENTINE.

Silvia! ciel!

LAUTREC.

Je conçois, madame, l'étonnement que vous cause son arrivée.

VALENTINE.

Dans le moment où vous me disiez....

LAUTREC.

Ma surprise est égale à la vôtre; cependant, elle ne doit pas me faire oublier votre sûreté, je sais que cette Silvia, jalouse et vindicative, marche toujours précédée de la vengeance : j'ignore le motif qui l'amène, mais il faut vous retirer dans ma tente : votre déguisement pourra vous fournir l'occasion de vous assurer que je ne vous ai point trompée.

SCENE VI.

LAUTREC, SILVIA.

LAUTREC.

Quoi ! madame, vous osez affronter les dangers de la guerre, et vous ne craignez pas de venir dans un camp ménacé par les Espagnols ?

SILVIA.

J'ai tout bravé pour revoir ce que j'aime.

LAUTREC.

Je conçois ; l'amour vous ramène dans votre patrie, près d'un époux.

SILVIA.

Il n'est plus.

LAUTREC.

Qu'entends-je ?

SILVIA.

Depuis dix-huit mois, la mort a brisé des liens que l'ambition de ma famille m'avait contrainte à former ; la guerre qui ravage l'Italie avoit empêché que je fusse instruite de cette nouvelle ; aussi-tôt que je l'ai sue, j'ai quitté Paris, pour voler près de vous, et réclamer cette foi que vous m'avez jurée avant de connaître le nœud qui m'engageait.

LAUTREC.

Sans doute il est glorieux pour moi, signora, que vous ayez tout quitté pour venir me trouver dans un camp, mais, au moment d'une bataille dont l'issue peut changer mes destinées, le danger vous environne de toutes parts, et je crois qu'il serait prudent que vous retournassiez...

SILVIA.

Vous quitter, quand le sort me permet d'être à vous ; non, Lautrec.

LAUTREC.

Songez qu'en vous voyant ici, la médisance...

SILVIA.

Eh bien, hâtez-vous de me donner le titre de votre épouse.

LAUTREC.

Je sens tout le prix de cette offre... mais...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, un parti Espagnol s'avance dans la plaine et semble vouloir nous attaquer.

LAUTREC.

Vous le voyez, madame, je suis forcé de vous quitter.

SILVIA.

Allez, Lautrec; volez où la gloire vous appelle : mais, laissez-moi quelques-uns de vos écuyers, qui puissent me protéger pendant votre absence.

LAUTREC.

Vous allez être obéie.

Lautrec ordonne à l'officier d'amener ses écuyers et ses pages près de Silvia ; la trompette sonne, il sort.

SCÈNE VIII.

Les pages entrent, Silvia choisit Valentine qui est parmi eux.

SILVIA, VALENTINE, PAGES.

SILVIA.

OUI, intéressant jeune homme, c'est vous que je choisis pour me servir et me défendre, pendant l'absence de Lautrec.

VALENTINE.

Croyez, madame, que mon zèle égalera mon obéissance.

SILVIA, *à part.*

Ce page m'inspire le plus vif intérêt.

VALENTINE, *à part.*

Ma ruse a réussi, je connaîtrai ses démarches.

SILVIA.

Y a-t-il long-tems, jeune homme, que vous appartenez à M. de Lautrec ?

VALENTINE.

Ce n'est que depuis peu que j'ai cette honneur, madame, mais j'aurais désiré pouvoir lui appartenir toute ma vie.

SILVIA.

Et qui empêcherait que vous jouissiez de cette faveur?

VALENTINE.

Nous ne sommes pas toujours maîtres de nos destinées.

SILVIA.

Sa voix me pénètre! Dis-moi, mon ami, tu approches M. de Lautrec, tu le vois, tu l'entends tous les jours; connais-tu l'état de son cœur?

VALENTINE.

Madame, mon devoir me commande la discrétion.

SILVIA.

Sois mon unique confident, le dépositaire de tous mes secrets; mais, à ton tour, rien de caché pour moi: Lautrec prononce-t-il le nom.....

VALENTINE.

D'une femme qui lui est bien chère; oui, madame, il en parlait tantôt: il aspirait au bonheur d'être unie à elle par des liens sacrés, mais un obstacle terrible....

SILVIA.

Obtacles, délais, périls, s'évanouiront bientôt devant une union formée sous les plus heureux auspices: mais, est-tu bien certain qu'aucune autre femme que moi ne partage son cœur?

VALENTINE.

Je suis sûre qu'une seule occupe sa pensée.

SILVIA.

Une seule! Ah! que je suis heureuse!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN PAGE.

LE PAGE.

CETTE lettre, adressée à la signora Silvia, a été présentée à M. de Lautrec, qui a ordonné qu'elle vous fut remise.

SILVIA.

Il suffit.

SCENE X.

VALENTINE, SILVIA.

(*Silvia remet la lettre à Valentine, en lui faisant signe de la décacheter et de la lire.*)

VALENTINE *prend la lettre, et lit haut.*

» MADAME,

» Je vous donne avis que le duc de Lautrec a enlevé

» hier, de Milan, une jeune personne, que son mérite » et sa beauté y rendaient célèbre : elle est dans son » camp, où le général la tient cachée. Son nom est » Valentine, fille du feu duc de Féronne «.

SILVIA.

Se peut-il ? voilà donc la cause de cet embarras que j'ai remarqué dans ses traits : obstacles, délais, tout s'explique. (*à Valentine*) C'est donc ainsi que tu m'as trompée !

VALENTINE, *effrayée.*

Madame !

SILVIA.

Pardon, mon ami, la douleur m'égare ! L'ingrat ! quand je quitte tout pour voler dans ses bras, je le trouve engagé dans un autre amour. Ah ! je serai vengée de son infâme perfidie ; je cours le trouver, et s'il ne me sacrifie cette Valentine, qu'ils tremblent tous deux ! ma vengeance ne connaîtra point de bornes !

VALENTINE.

Qu'allez-vous faire, madame ! vous ne pourrez lui parler dans ce moment : il est au milieu de ses troupes, qu'il prépare pour l'attaque : employez une voie plus sure et plus douce, écrivez-lui, et lui faites remettre votre billet par un de ses pages.

SILVIA.

Oui, ton avis est sage, et je vais le suivre. Sois mon secrétaire, sois l'unique confident de mes peines, et écris ce que ma colère et mon amour outragés vont te dicter.

VALENTINE.

Quelle situation ! grand dieu !

(*Elle se met à une table, dans la tente de Lautrec, et écrit.*)

SILVIA, *dictant.*

« J'ai peine à croire ce dont je suis instruite ; vous tra- » hissez l'amour que vous m'avez juré ; une autre femme » a des droits sur votre cœur ; cette femme est ici, j'en ai » la certitude ; si vous n'avez abjuré toute espèce d'égards » pour moi, faites qu'elle s'éloigne à l'instant même, ou » je me croirai en bute à la plus infâme trahison. »

VALENTINE.

Je vais remettre à M. de Lautrec....

SILVIA.

Non, donne ; portez cette lettre à M. de Lautrec. (*le page sort.*) Et moi, je vais parcourir cette partie du camp, pour découvrir, s'il est possible, cette rivale que je déteste ; toi, restes en ces lieux, et si tu venais à l'appercevoir, sois assez adroit pour la retenir jusqu'à mon retour.

VALENTINE.

Comptez sur mon zèle.

SILVIA.

Je t'accorde toute ma confiance, car l'honnêteté se

peint dans tous tes traits, et je suis sûre qu'au fond de ton cœur, tu détestes autant que moi cette Valentine.

Silvia sort en recommandant ses intérêts à Valentine, qui paraît troublée.

SCENE XI.

VALENTINE, *seule.*

JE respire enfin ! J'avais peine à cacher mon trouble ! Que de sentimens divers m'agitent à la fois ! Je suis la confidente de ma rivale, et je sens que j'adore Lautrec : mais, à quoi pourra me conduire cet amour ? Le nœud secret qui me lie à mon persécuteur ne doit-il pas lui imposer silence ? Je ne puis en faire l'aveu au prince, sans m'exposer à perdre l'intérêt qu'il prend à moi ; et, d'un autre côté, dois-je trahir la confiance de Silvia ?

SCÈNE XII.

VALENTINE, LAUTREC.

LAUTREC.

QUOI ! madame, vous avez pû tracer le billet qu'on vient de me remettre ?

VALENTINE.

Seigneur, je n'ai pas assez d'empire sur vos actions pour me l'être permis.

LAUTREC.

Mais, j'ai cependant reconnu votre écriture.

VALENTINE.

Vous ignorez, sans doute, que, trompée par mon déguisement, Silvia m'a choisie pour son secrétaire, et qu'instruite de la présence de Valentine en ces lieux, elle m'a fait écrire en son nom la lettre que vous venez de recevoir.

LAUTREC.

Ah ! que cet éclaircissement me tranquillise ! et que j'éprouve de joie à reconnaître mon erreur ! excusez-là, belle Valentine ; c'est à vos pieds, que j'implore mon pardon.

VALENTINE.

Que faites-vous, seigneur, on pourrait vous surprendre dans cette attitude, Silvia n'est pas loin ; peut-être, elle-même.....

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, SILVIA.

SILVIA.

QUE vois-je ! Lautrec aux genoux de son page !

VALENTINE.

Ciel ! la voici !

SILVIA.

Perfides ! c'est donc ainsi que vous me trahissez ! tout est éclairci maintenant ! j'étais la dupe de tous les deux ! mais, vous ne jouirez pas long-temps de votre infâme trahison ! vous apprendrez bientôt comment Silvia sait se venger !

LAUTREC.

Que parlez-vous de perfidie, signora ? N'êtes-vous dans mon camp que pour y porter le trouble ?

SILVIA.

J'ai tort, en effet, et je devrais respecter un héros qui se respecte au point d'enlever cette jeune personne pour la séduire.

LAUTREC.

Un amour pur, voilà la seule séduction que je veuille employer auprès de Valentine ! En ai-je usé d'une autre envers vous ?

SILVIA.

Eh bien ! puisque nous sommes toutes deux en ta présence, mets en balance, mon amour, les sacrifices que je t'ai faits, et de l'autre, sa fausse ingénuité, et choisis entre nous.

LAUTREC.

Mon choix est déjà fait, et si la belle Valentine veut le confirmer, en me révélant un secret.....

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

Bruit de canon, de tambours, on court aux armes.

L'OFFICIER.

Seigneur, un grand nombre d'Espagnols que commande Davila, ont paru à la tête du camp. La belle Valentine est le cri unanime qu'ils ont fait entendre : tout présage que le choc sera terrible.

LAUTREC.

Que toutes mes troupes se tiennent prêtes à marcher, je vole à leur tête.

VALENTINE.

Seigneur, permettez-moi de vous suivre.

LAUTREC.

Quoi ! vous voulez ?...

VALENTINE.

Vous aider à vaincre, où mourir à vos côtés.

SILVIA, *à part.*

L'espoir renait dans mon âme ! les Espagnols vont l'a lui ravir.

(*Elle rentre dans la tente ; la bataille commence, Valentine paraît, se battant avec deux Espagnols ; elle est vaincue ; le fer est tourné contre sa poitrine.*)

UN OFFICIER ESPAGNOL.

Arrêtez ! ce page peut nous indiquer où est la belle Valentine, que nous avons ordre de conduire au général ; dans quel endroit du camp l'a-t-on cachée?

VALENTINE.

Je ne sais.

L'OFFICIER.

Parles, à ce prix, nous t'accordons la vie!

VALENTINE.

Eh bien ! elle est dans cette tente. (*elle désigne celle où est Silvia.*)

L'OFFICIER.

C'est bon; sauves-toi, maintenant.

(*Valentine prend la fuite, les Espagnols enlèvent Silvia.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une campagne occupée par les Espagnols ; à droite des Acteurs, un moulin à vent, en brique.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAVILA, GOMAR.

DAVILA.

Comte de Gomar, redites-moi l'issue du combat ; blessé par M. de Lautrec, je n'ai pu en voir la fin : et, sans un renfort de troupes qui est venu à mon secours, je tombais au pouvoir des Français.

Le Comte de GOMAR.

Seigneur, les Espagnols combattent encore; M. de Lautrec se défend comme un lion ; mais que pourra-t-il contre le nombre? la plupart de ses troupes sont dispersées ; dix mille Espagnols n'ont plus affaire qu'à six cents Français.

DAVILA.

Ainsi donc, les destinées de l'Espagne sont changées! Mais en forçant le camp ennemi, a-t-on pu parvenir jusqu'à cette jeune Milanaise, l'objet de mes plus ardens desirs, et que Lautrec, plus heureux que moi, a soustraite à la tyrannie de Conchino.

GOMAR.

Oui, seigneur, on s'est emparé d'elle, et on vous l'amène prisonnière. La voici.

DAVILA.

Ah ! je respire !

SCÈNE II.

LES PRECÉDENS, SILVIA.

DAVILA.

QUE vois-je ? Quoi ! Vous ici, Madame ?

SILVIA.

Soyez fiers, Espagnols ; vous vous êtes rendus maîtres d'une femme.

DAVILA.

Où donc est Valentine ?

GOMAR.

On s'est emparé de la seule femme qu'on ait trouvé dans le camp.

DAVILA.

O ciel ! ainsi, mon espérance est trahie ! Madame, je n'abuserais pas envers vous du droit du vainqueur, et je vous rends votre liberté. Que l'on cherche par-tout Valentine. (*Silvia exprime sa reconnaissance, et sort.*)

SCÈNE III.

Une musique guerière annonce l'arrivée de M. de Lautrec, prisonnier de guerre : on l'emmène.

DAVILA, LAUTREC, LE COMTE.

LAUTREC.

SEIGNEUR, le sort des armes est journalier ; une bataille de trois heures m'a enlevé le fruit de dix ans de sièges et de combats ; Lautrec est votre prisonnier.

DAVILA.

Quelque plaisir que me donne la victoire que je viens de remporter, je ne puis m'empêcher de gémir sur la fatalité qui l'emporte aujourd'hui sur votre valeur ; vous nous avez fait acheter bien cher le triomphe : blessé par vous, j'ai vu trois fois mes légions repoussées ; mais le jour de la vengeance était arrivé pour les Espagnols. Ce qui ajoute au malheur de votre situation, c'est que j'ai les ordres les plus positifs de vous envoyer, sur-le-champ, à Madrid, et qu'aucune rançon ne pourra rompre les fers de votre captivité.

LAUTREC.

J'ai lieu d'être surpris de l'inflexible sévérité de la cour

d'Espagne, à mon égard : quoi ! parce qu'elle tenta inutilement de me lier à son parti, lors de ma disgrace auprès de mon souverain ; doit-elle me traiter avec la rigueur dont on userait envers un prisonnier coupable?

DAVILA.

Mon devoir est de suivre des ordres sur lesquels je ne puis porter aucun jugement. Que je plains la belle Valentine ! elle va être à jamais séparée de vous !

LAUTREC.

Seigneur, ce ton d'ironie me confirme que vous avez des prétentions sur elle.

DAVILA.

Je l'avouerai, le desir de la conquérir à seul ranimé mon espoir, mon amour s'est accru avec ses charmes, je mettrai sa main au plus haut pris, et je suis prêt à tout tenter pour elle. Que ne puis-je savoir le lieu qui la recelle! LAUTREC, *à part.* Elle n'est point en son pouvoir ! je respire. (*haut.*) Et moi, seigneur, j'aimerai mieux mourir que de la savoir aux mains d'un rival.

DAVILA.

J'approuve vos sentimens et cesse de vous entretenir de Valentine : attendez-vous à partir dans deux heures pour l'Espagne ; je dois d'abord vous mettre en lieu de sûreté : comte de Gomar, veillez sur M. de Lautrec. (*il sort.*)

On conduit Lautrec dans le moulin, on place une sentinelle à la porte, après quoi le comte de Gomar sort.

SCENE IV.

LAUTREC, LE GARDE.

LAUTREC, *à la fenêtre du moulin.*

ME voilà donc seul, renfermé, moi, qui tantôt commandais une armée, tâchons de recouvrer ma liberté. Camarade !

LE GARDE.

Qui m'appelle?

LAUTREC.

C'est moi.

LE GARDE.

Je suis sourd.

LAUTREC.

Réponds-moi.

LE GARDE.

Je suis muet.

LAUTREC.

Cette bourse contient trois cents sequins, prends-là, et laisse-moi sortir.

LE GARDE.

La prendre, oui; jettez.

LAUTREC.

Jure que tu m'ouvriras la porte.

LE GARDE.

Qu'à cà ne tienne, je le jure.

LAUTREC.

Voilà la bourse.

LE GARDE.

Je la garde.

LAUTREC.

Maintenant, ouvres-moi.

LE GARDE.

Ceci demande réflexion.

LAUTREC.

Comment! et ton serment?

LE GARDE.

Oh! mon serment est à moi, j'en fais ce que je veux.

LAUTREC.

Scélérat.

SCENE V.

LES PRECÉDENS, VALENTINE.

VALENTINE, *déguisée en Espagnol, avec un habit de meûnier sous le bras.*

UN moulin! oh! si c'était là, les renseignemens que j'ai pu prendre, m'ont appris que Lautrec est gardé à vue, je ne sais pas précisément dans quel endroit; cher Lautrec, tout nous sépare, jamais je ne puis être à toi, mais je veux te sauver, et pour toi, je braverai les plus grands périls: puisse ces habits de meûnier que j'ai su me procurer, t'aider à sortir de captivité.

LE GARDE.

Qui va-là?

VALENTINE.

Camarade, fantassin Espagnol.

LE GARDE.

Et qu'est-ce que c'est que çà? Quels sont ces habits?

VALENTINE.

Eh! parbleu! ce sont ceux d'un paysan, d'un fuyard.

LE GARDE.

Joli butin que tu as fait là, et comptes-tu tirer beaucoup d'argent de cette défroque?

VALENTINE.

Si j'en tire tout ce que je veux, je serai plus content que si j'avais pris la caisse de l'ennemi.

LE GARDE.

Je crois bien, et le général lui-même, n'est-ce pas?

VALENTINE.

Ah! le général! on dit qu'il est pris : n'est-ce pas ici qu'on le garde?

LE GARDE, *à part.*

Je ne sais pas pourquoi je me méfie de ce gaillard-là. (*haut.*) Non, mon ami, non; ce n'est pas ici.

VALENTINE.

Ce n'est pas ici! adieu, camarade; adieu.

LAUTREC.

Valentine!

LE GARDE.

Qu'est-ce qui appelle Valentine?

VALENTINE, *s'évanouit.*

Ah!...

LE GARDE.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc, camarade? Est-ce que tu te trouves mal?

VALENTINE.

Ce n'est rien; c'est un éblouissement : la fatigue.

LE GARDE.

Nos gens ne sont qu'à deux pas d'ici, je vais appeler.

VALENTINE.

Non, n'appelles pas, j'ai de quoi me réconforter : cette bouteille...

LE GARDE.

De l'eau-de-vie!

VALENTINE.

Excellente.

LE GARDE.

Donne, donne; tu as raison, le remède peut-être bon; j'en veux faire essai, pour les éblouissemens à venir. (*il boit.*)

VALENTINE.

Doucement, doucement : oh! comme tu y vas! il paraît que tu es....

LE GARDE.

Diablement fatigué : la journée a été chaude. C'est donc dans la poche du paysan, que tu as déterré ce flacon?

VALENTINE.

Oui, cela me rappelle la chanson du meunier, justement nous voici près d'un moulin, et si tu veux, je vais te la chanter.

LE GARDE.

Chante, chante; cela me distraira de l'ennui de la faction.

VALENTINE, *pose l'habit sur l'aile du moulin.*

Air nouveau : *de M. Leblanc.*

Un soldat plein de courage,
Chez l'ennemi f'sant tapage,
De vaincre était certain;
Mais la chance varie,
Le soldat est pris, a la fin,
Et la troupe ennemie,
L'enferme en un moulin.

Eloigné de sa belle,
De sa peine cruelle,
Qu'elle sera la fin!
On empêche qu'il sorte,
Mais l'amour veille à son destin,
Et s'présente à la porte,
La porte du moulin.

Tu n'écoutes plus?

LE GARDE.

Vas toujours, et fais comme si je t'écoutais.

VALENTINE.

Faut que le héros se déguise,
Sans ruse, ni surprise,
Echapperait-il, enfin?
D'amour, le bras fidèle,
Lui tend un habit, et soudain,
L'habit monte sur l'aile,
Sur l'aile du moulin,

Le garde est à moitié assoupi, au dernier quatrain, Valentine, d'un coup, fait monter l'habit, Lautrec s'en saisit.

VALENTINE.

Eh bien! comment trouves-tu ma chanson?

LE GARDE.

Ta chanson, elle est comme ta boisson, elle m'endort.

VALENTIEE, *à part.*

S'il disait vrai!

LE GARDE.

Sais-tu que c'est indiscret de faire boire comme ça une sentinelle en faction.

VALENTINE.

Bah! çà donne des forces.

LE GARDE.

Dis plutôt que cela les ôte; faut que je te punisse de m'avoir grisé, je ne veux rien laisser dans la bouteille; (*on frappe dans le moulin.*) Qu'est-ce qui frappe là?

LAUTREC.

A moi! à moi! au secours!

LE GARDE.

Qui appelle au secours ?

LAUTREC.

C'est le père Thomas.

LE GARDE.

Comment ! le père Thomas, est-ce qu'il y a un père Thomas, là-dedans ?

LAUTREC.

Eh oui ! sans doute, le meûnier de céans ; faites donc finir le prisonnier.

LE GARDE.

Il y a de la fourberie là-dedans, je vais y mettre bon ordre. (*Il ouvre la porte du moulin, Lautrec en sort, le garde l'arrête.*) Quel homme est-çà ? Comment est-tu ici ?

LAUTREC.

Eh ! parbleu, j'y suis, parce qu'on m'y a laissé avec votre prisonnier; Ils m'ont chargé de lui donner à boire et à manger ; mais il n'y a que de la farine, et pas une goutte d'eau au moulin ; je vais lui demander des vivres au prochain village.

LE GARDE.

Cours vîte, diable ? ne laissons pas périr un prisonnier comme celui-là ; dépêches-toi.

LAUTREC

O bonheur !

VALENTINE.

Il a sa liberté !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SILVIA.

SILVIA.

Que vois-je ! Lautrec !

LE GARDE.

Lautrec ! arrête.

LAUTREC, *à Silvia.*

Silence.

LE GARDE.

Arrête, te dis-je, où tu est mort.

SILVIA.

Arrête toi-même.

VALENTINE.

Non, le camarade a raison, arrête.

LE GARDE.

Pourquoi avez-vous crié Lautrec ?

VALENTINE, *bas à Silvia.*

Vous l'avez vu à la fenêtre.

SILVIA.

N'est-ce pas lui que je viens de voir à cette fenêtre?

LE GARDE.

Ah! à cette fenêtre.

LAUTREC.

Lâchez-moi donc, quand je vous dis que je suis le père Thomas.

VALENTINE, *tenant Lautrec.*

Çà ne suffit pas. (*au garde.*) Camarade, entres dans le moulin, visite tout; moi, je tiens cet homme là, et je te réponds qu'il n'échappera pas.

LE GARDE.

J'y vais, s'il bronche, donnes-lui de ton sabre sur la tête; qu'est-ce que la vie d'un paysan? auprès d'un général comme Lautrec!

(*Le garde entre dans le moulin, Lautrec et Valentine l'y enferment.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *hors le garde.*

SILVIA.

QUE signifie ceci? quel est ce jeune soldat?

VALENTINE.

Fuyez!

LAUTREC.

Grand dieu! les Espagnols s'avancent, Valentine! Qu'allez-vous devenir?

SILVIA.

Valentine!

VALENTINE.

Oui, madame, c'est moi qui suis Valentine; mais, les momens sont chers, ne voyez plus en moi une rivale, mais une amie qui veut sauver Lautrec; apprenez qu'un obstacle insurmontable me sépare de lui: jamais, je ne puis être son épouse; mais, si vous dites un mot, il est mort pour toutes deux; aidez-moi à sauver ses jours, après, je vous abandonne les miens.

SILVIA.

Sauvez-le, j'y consens.

(*Valentine se met en faction à la porte du moulin.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GOMAR, ESPAGNOLS.

GOMAR.

QUEL est ce bruit? Que veut ce paysan?

VALENTINE.

Seigneur; c'est un meûnier qui voudrait que je l'escortasse jusqu'à la sortie du camp, pour aller chercher des vivres au prisonnier.

LE COMTE.

N'aurait-il pas plutôt des intentions cachées? Que vois-je? vous en ces lieux, Silvia! vous, que le général a mise en liberté.

SILVIA.

Seigneur, liée, par ma naissance et mes sentimens, au parti Espagnol, je n'ai pas craint de me fixer parmi vous.

LE COMTE.

Je vous connais, madame, et j'ai appris la haine que vous portez à M. de Lautrec, sans cela, j'aurais cru que vous étiez d'intelligence avec cet homme.

SILVIA.

Je ne suis d'intelligence avec qui que ce soit: je connais ce paysan, et j'en réponds.

LE COMTE.

Il suffit, madame, je vous crois. (*à Lautrec.*) Vas chercher des vivres au prochain poste, et reviens promptement.

VALENTINE.

O ciel! protège son évasion!

(*Tout le monde sort, excepté Valentine et Silvia.*)

SCÈNE IX.

VALENTINE, SILVIA.

VALENTINE, *à Silvia.*

MADAME, j'embrasse vos genoux; vous avez daigné concourir, avez moi, à sauver Lautrec; après un tel service, comptez sur mon attachement sincère: j'ose, à mon tour, vous demander votre amitié.

SILVIA.

Vous dire que je vous l'accorde, ce seroit mentir à moi-même: et comment voulez-vous que je vous aime, vous! qui m'enlevez à jamais le cœur de mon amant! car, puis-je espérer que Lautrec vous oublie, après l'action généreuse que vous venez de faire, et le péril où vous vous exposez pour lui? Je puis vous admirer, madame; mais je ne puis me défendre de vous haïr! Tremblez que ma jalouse fureur n'aille à l'instant vous découvrir aux Espagnols, et leur demander vengeance d'une rivale odieuse.

VALENTINE.

Lautrec est sauvé! je ne crains plus rien!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, DAVILA, LE COMTE DE GOMAR, ESPAGNOLS.

DAVILA.

MES ordres sont donnés; tout est prêt; comte de Gomar, faites venir Lautrec, qu'il soit sur-le-champ transféré à Madrid.

(*Le comte de Gomar, et plusieurs soldats espagnols, entrent dans le moulin: ils en sortent bientôt, et entraînent le garde qui y était renfermé.*)

GOMAR.

Seigneur, Lautrec est évadé!

DAVILA.

Qu'entends-je!

GOMAR.

Nous n'avons trouvé que ce factionnaire endormi dans le moulin.

DAVILA.

Qu'il soit à l'instant puni de mort.

LE GARDE.

Grâce! grâce, seigneur! je vais tout révéler: c'est cette dame que voilà, qui est l'auteur de tout.

SILVIA.

Moi!

DAVILA.

Silvia!

LE GARDE.

Oui; c'est elle qui a nommé Lautrec: un paysan est sorti du moulin, mon camarade l'a retenu: je suis entré dans le moulin, pour le visiter; on m'y a enfermé, et pendant ce tems, sans doute, par cette fenêtre.....

DAVILA.

Madame, je me vois forcé de déployer, envers vous, la sévérité des loix.

VALENTINE.

Arrêtez! seigneur, Silvia n'est point coupable; moi seule, je le suis!

DAVILA.

Qui es-tu?

VALENTINE.

Une femme! qui n'a pris ce déguisement, que pour sauver Lautrec: une femme qui ne cessera de le chérir jusqu'au tombeau; je suis Valentine.

DAVILA.

Valentine!... Songez, madame, qu'un tel aveu peut-être l'arrêt de votre mort!

VALENTINE.

Elle me sera chère, si je puis payer de mon sang, les jours de Lautrec.

SILVIA, *à part.*

Quelle grandeur d'âme!

« Un bruit de guerre se fait entendre. On enferme Silvia » et Valentine dans le moulin. Davila et le comte de » Gomar font ranger en bataille leurs troupes ; ils indi- » quent aux Espagnols les différens points sur lesquels » ils doivent se porter; ceux-ci défilent par le fond » du théâtre. Lautrec paraît sur le haut de la mon- » tagne, conduisant les Français ; ils descendent avec » précipitation, et attaquent les Espagnols. Ces der- » niers sont repoussés. Mêlée générale. Davila rentre, » et reconnaît Lautrec. Un combat s'engage entre eux, » pendant lequel un parti Français poursuit un peloton » d'Espagnols. Ils ont avec eux quelques soldats armés » de flambeaux, qui mettent le feu par-tout ; ils in- » cendient une grange située sur un des côtés, ainsi que » le moulin ; Davila est prêt d'être terrassé par les » efforts de son adversaire, lorsque de la fenêtre du » moulin, Valentine, ne s'occupant que du danger de » son amant, ajuste Davila avec ses deux pistolets, et » l'atteint d'un coup mortel. Des cris de victoire se font » entendre, les Français triomphent. Lautrec rejoint » ses troupes, et bientôt reparaît à leur tête. Le moulin » enflammé fixe leurs regards, au moment que chacun » s'empresse à secourir ceux qu'il renferme. Une explo- » sion s'effectue. On apperçoit au faîte du moulin Silvia, » évanouie dans les bras de Valentine. Les débris em- » brâsés, sur lesquels elles se soutiennent, se détachent » du moulin, et viennent tomber au milieu du théâtre, » en entraînant Silvia et Valentine dans leur chûte (1). » Lautrec vole près de son amante, qui conduit Silvia, » la dégage des flammes, et l'amène sur le bord du » théâtre. Tous remercient le ciel de les avoir arrachés » au péril qui les menaçait. Tableau général de joie et » de satisfaction. »

---

(1) Ce coup de théâtre est du plus grand effet, il s'exécute par le moyen d'une machine adaptée au moulin, et qui descend avec rapidité de plus de quinze pieds de hauteur, en conduisant à terre, sans danger, les deux personnes qui s'y trouvent dessus.

SCÈNE XI ET DERNIÈ

LES PRÉCÉDENS, LAUTRE

LAUTREC.

QUE vois-je !

SILVIA, *reprenant ses sens.*

O généreuse Valentine !

VALENTINE.

Lautrec ! j'ai satisfait mon cœur, en sauvant la
qui vous aime.

LAUTREC.

Je ne puis le cacher plus long-tems à Silvia ! c'
seule que j'adore !

VALENTINE.

Etouffez, comme moi, un amour sans espoir ; je
être à vous !

SILVIA.

L'espoir renaît dans mon âme !

LAUTREC.

Expliquez-vous ?

VALENTINE.

A présent que l'entière défaite des Espagnol
assure les moyens de me protéger : apprenez qu
sacré m'unit à Conchino, il est mon époux !

LAUTREC, *avec feu.*

Non ! il ne l'est pas ; ce second billet que m'ad
fidèle Alvogare, en est la preuve : votre maria
Conchino n'était que simulé.

VALENTINE.

Quoi ! il se pourrait....

LAUTREC, *lui donnant un papier.*

Lisez !

VALENTINE, *après avoir lu.*

O bonheur ! je suis libre !

SILVIA.

Lautrec ! vous êtes aimé, soyez heureux : je ne s
moins généreuse que Valentine, qui m'a sauvé
j'étais sa rivale, je deviens son amie.

LAUTREC.

Charmante Valentine ! vous qui venez de vous
par tant de hauts faits ! souffrez qu'à l'instant mêm
vous présenter à mon roi : ce prince sera charmé
une femme, qui, pourvue de toutes les grâces de s
est encore un modèle d'héroisme et de vertu !

FIN.

PQ
1988
H4B4

Henrion, Charles
La belle Milanaise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY